Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

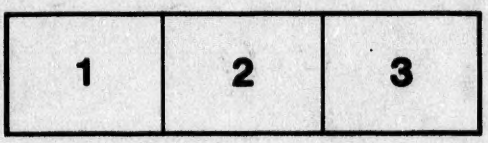
Bibliothèque nationale du Québec

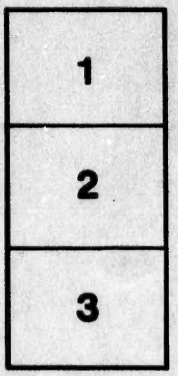
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

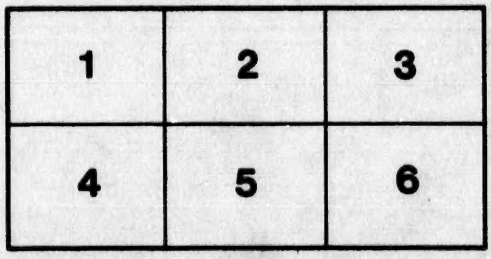
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







Avec les compliments de l'auteur

LES

Funerailles de l'Amour

— PAR —

PIERRE-PAUL PARADIS

DEUXIÈME ÉDITION

J.-L.-Arthur Godbout, Editeur

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

CHICOUTIMI
Imp. du " Progrès du Saguenay "

1897

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Vo
Et
Lis
A
Je
Doi
Qué
Tou
Nul
Je
Ils
Fra
Mai
Mo
Le
Je f
Qui

PREFACE

Vous qui du tendre amour êtes les serviteurs,
Et de ses rêves d'or les francs admirateurs,
Lisez donc cette histoire et croyez-la sans preuve.
A quoi vous servirait de me mettre à l'épreuve ;
Je signe mes écrits, et ma sincérité
Doit vous convaincre au moins de cette vérité :
Que depuis six mille ans, on a vu sur la terre
Tout ce que peut rêver un exigeant parterre.
Nul ne saurait mentir à présent, néanmoins,
Je vous entends me dire où sont donc vos témoins ?
Ils sont morts la plupart, le reste est à l'asile !
Fragile humanité que Dieu pétrit d'argile.
Mais pourquoi ce désir de me faire un procès ?
Mon ouvrage peut-être aura peu de succès.
Le procureur est rude, il lui faut de la graisse ;
Je fais faire à crédit le travail de la presse.
Qui donc paiera les frais ? Mais vous dites enfin :

60249

Dans ce siècle d'argent, tout cela ne vaut rien ;
Cela peut être, mais quand on a rien à faire,
L'ennui, le sombre ennui nous abat. Moi j'espère
Et crois naïvement que mon livre fera
Déloger de chez vous, l'ennui, ce mal bêta.
En tous cas, essayez, surtout laissez le faire.
Si la forme déplaît, le fond devra vous plaire ;
En le lisant ainsi vous allez méditer
Quelque chose, je crois, qui va vous épater !

———

Les funérailles de l'Amour

Sur les bords escarpés du Saguenay sauvage,
Non loin de Tadoussac qui dort sur le rivage
Sous l'égide des flots, des bois silencieux,
Près des célèbres monts du fleuve ténébreux,
Par une nuit d'automne où d'épaisses ténèbres
Couvraient le ciel entier de leurs voiles funèbres,
Un ravisseur nocturne, à l'air sombre, au front noir,
Gravissait un des monts qui forment l'entonnoir
De ce fleuve sans fond, admiré des deux mondes,
Et dont les caps géants peints sur les mappemondes,
Portent des noms plus grands, des noms plus redoutés
Que ceux des océans sous les vents agités.
Quiconque aurait suivi dans cette nuit profonde,
Ce personnage affreux qui portait une blonde
Et belle jeune femme inerte dans ses bras,
Aurait frémi d'effroi comme au seuil du trépas !
Il l'eut vu vers minuit, s'arrêtant près d'un tremble

Poser son blanc fardeau sur le sol. Il me semble
Voir encore ce grand drame et ce sombre décor !
Ce souvenir, hélas ! me fait frémir encor.
Le soir qui précéda la tragédie affreuse,
Je m'étais égaré dans la forêt ombreuse ;
La nuit tomba. Perdu, j'errais sous de grands pins,
Cherchant quelque sentier battu par des humains.
Que le temps parait lent dans des heures pareilles !
Le bruit le plus léger qui frappait mes oreilles
Semblait un grand fracas ; ainsi tout grandissait :
Je croyais voir un ours quand un lièvre marchait.
Vers minuit, épuisé, je m'assieds sous des treilles
De sauvages raisins. Tout à coup mes oreilles
Entendirent des bruits de branches qu'on cassait.
Quel être était-ce donc qui vers moi s'avançait ?
Etait ce un être humain ? Etait-ce quelque fauve ?
J'étais sans arme aucune. Il faut que je me sauve,
Pensai-je, et cependant je craignais que le bruit
De mes pas ne me fit poursuivre dans la nuit.
Je me blottis derrière une large broussaille ;
C'est alors que je vis, tout mon corps en tressaille,
Aux sinistres lueurs d'un glaive étincelant,

Je vis un spectre affreux portant un corps tremblant ;
Sur son front quelques mots, en lettres singulières,
Disaient : Je suis la Mort, reine des cimecières !
Hélas ! c'était la Mort, j'en étais trop certain,
A sa faux, glaive énorme, effroi du genre humain
Et son pas de géant. Puis à dix pas de l'arbre
Où j'étais immobile et glacé comme un marbre,
Je la vis s'arrêter, je crus m'évanouir.
Dans ma bouche, mes dents claquaient à me trahir :
Impossible de fuir en ma terreur muette !
Les ombres de la nuit, la forêt, ce squelette,
Ce glaive étincelant qui brillait dans la nuit,
Me clouaient sur le sol, terrifiaient mon esprit !
Je tremblais d'être vu nonobstant le feuillage ;
Je crus qu'un siècle entier s'arrêtait dans mon âge.
Le spectre se penchant déposa sur le sol
Un corps blanc et très beau sous le vert parasol
D'un tremble, emblême hélas ! de l'effroi sur la terre·
Je vis tout, car le glaive éclairait ce mystère !
Je vis ses grands yeux creux sans prunelles, ses trous
Qui lançaient des regards tout remplis de courroux.
Je la vis cette Mort si tristement célèbre

Frapper du pied la terre et de sa voix funèbre,
Appeler en un ton sévère, impérieux,
Le spectre qui préside aux antres ténébreux.
Les échos d'alentour, la forêt frémissante,
Tremblèrent sous les sons de sa voix gémissante !
A cet appel sinistre apparut le Néant,
Monstre livide, affreux, suivi d'un Ver géant,
Dictateur sans conteste au royaume des fosses.
C'est lui que les corbeaux saluent de leurs voix fausses.
Lui que les réprouvés appellent sans espoir,
Que les suicidés en se tuant croient voir.
Cette apparition, on ne peut la décrire !
Quel monstre incohérent ! Le Ver, frêle vampire,
Est son aide, le Néant, ombre, énorme chaos,
D'où Dieu tira la terre et les feux et les eaux.
Son repaire est au fond de chaque cimetière ;
Il est là qui détruit plus d'une tête altière,
Et nul ne l'aperçoit ; lentement, lentement
Il fait son œuvre, hélas ! sous chaque monument.
Mais comment, lui, ce rien, peut-il vaincre la terre,
Broyer peuples et rois sous son pas solitaire,
Confondre sans pitié les fortunes, les rangs,

Titres, richesse, honneur, tout fondre dans ses flancs ?
Sa force d'inertie est presqu'incomparable :
Dieu seul est plus puissant que ce rien formidable.
Il était là, tout près, ce roi du désespoir !
Je crus mourir alors, tomber sous son pouvoir :
Quel destin ! Cependant, je sentais que mon âme
Me disait ne crains rien : Dieu m'a fait de sa flamme !

Ote-lui son baillon, dit la Mort, ne crains rien,
Je vais prendre sa vie et son corps est ton bien.
Tu pourras te vanter, ô Néant solitaire,
D'avoir le plus beau corps qui régna sur la terre
En ton affreux charnier. Ecoute : c'est l'Amour
Que va frapper mon glaive, ouvre ton noir séjour.
Son règne fut fameux ; jadis, sur le calvaire,
Elle fut sanctifiée et délivra la terre
Par la vertu d'un Dieu reconnu trois fois saint,
Dont le nom Tout-Puissant fait trembler le destin.
Mais depuis, l'Éternel voyant avec colère
Qu'elle se corrompait au contact délétère
Des mortels, me commande et je dois obéir ;
Je dois l'exécuter, tu dois l'ensevelir !
Vois ce mont Trinité qui brave la tempête,

Ce cap Éternité qui montre au loin sa crête.
Entre ces deux grands noms, l'Amour, ce doux flambeau
Aura malgré son crime un lieu pour son tombeau !
Elle dit, et sa voix lugubre et caverneuse
Fit pleurer les échos sous la forêt ombreuse ;
Chaque mont fit entendre un long gémissement,
Comme un funèbre glas un jour d'enterrement !

Le Néant stupéfait versait plus d'une larme :
La beauté de l'Amour qu'il contemple, le charme.
Se tournant de côté, le Néant fit bien bas
Ce discours que la Mort, je crois, n'entendit pas.

LE NÉANT

—O trop cruelle Mort, ta fureur est extrême !
Tuer cette beauté, cette beauté suprême
Qu'un tigre adorerait. Quel deuil pour l'univers
En la triste vallée où tant de maux divers
Assiègent les mortels, belle consolatrice !
Qui voudra vivre alors, charmante bienfaitrice ?
Du vieillard malheureux, de l'enfance au berceau :
Du jeune âge qui n'a que ce temps-là de beau.
Plus de printemps dorés, l'hiver seul et la tombe ;
Au noir souffle du nord tout se flétrit et tombe !

Sur ce triste univers seul règnera l'ennui,
La tristesse et le deuil et la plus sombre nuit.
J'en frémis malgré moi, mon ombre se révolte.
Insatiable Mort, pour toi quelle récolte !
Ah ! tu crois me flatter en me donnant son corps ;
Son corps sans vie, hélas ! accroîtra mes remords.
Tout Néant que je suis, quoique n'ayant pas d'âme,
Je sens pleurer mon cœur dont jamais une flamme
Brûla pour les humains confondus sous ma loi.
Mais détruire l'Amour me donne de l'effroi !
Je sauverai sa vie et j'en ferai ma femme ;
Aux sombres régions on chérira sa flamme,
Je la proclamerai reine des noirs tombeaux :
Les vers pour la servir s'uniront aux corbeaux !

LA MORT

—Eh ! bien, monstre indolent, roi de la pourriture,
Médites-tu toujours quelque frasque future ?
Voudrais-tu te soustraire à mon autorité ?
L'Amour doit elle, ici, vaincre par sa beauté ?
Néant, écoute moi. La fin du siècle approche,
Bientôt la fin des temps sous son aile de roche
Va broyer les humains : restons unis tous deux ;

L'Amour malgré tes soins s'en ira dans les cieux.

LE NÉANT

—Certes, je vous crois bien, mais j'avoue, il m'en coûte
De voir périr ainsi cette déesse. Écoute
O reine ! vois ses yeux, elle est belle à l'excès !
On a trompé le ciel, faisons lui son procès.
Elle n'est pas coupable, humanité perfide,
Seule tu dois périr sous ce glaive intrépide !
Je paierai tous les frais, assignez les esprits.
Quand les faits parleront, nous serons tous surpris.
O Reine ! appelez donc Satan, ce noir vampire,
Ou quelqu'un des damnés qu'il tient dans son empire

—J'y consens, dit la Mort, mais sache qu'Othello
Que j'appelle à l'instant la confondra bientôt.
Puis soudain, se penchant près d'un noir téléphone,
La Mort gémit ces mots : De ton gouffre qui tonne
Fais sortir Othello, Pluton je te l'ordonne ?

Comme un noir tourbillon qu'aurait vomi l'Etna
Parut l'époux qui fut traître à Desdémona.
Quel spectacle effrayant, la flamme l'environne !

LA MORT

—Que la vérité seule en ta bouche rayonnne.

OTHELLO

—Que me fait ta menace à moi qui dans ces feux
Brûle depuis mille ans en maudissant les dieux.
Cette Amour que tu tiens fut plus que ma complice :
Je voudrais l'entraîner dans l'éternel supplice.
O Mort ! t'en souvient-il de ces jours où mon cœur
Ecoutant les discours de ce monstre trompeur,
Iago me disant : ton adorable femme
Te trahit ; c'en est fait, je sais le traître infâme
Qui la séduit hier. Prends garde ! C'est alors
Que l'Amour en mon cœur prenant un autre corps,
Transformant tout à coup son beau visage d'ange,
Se fit démon, et moi son instrument étrange ;
Je me fis le bourreau de ma Desdémona !
Que d'insultes et de coups, puis vint l'assassinat.
Trop tragique Shakspeare, en vain tu fis connaître
Au monde épouvanté, cette déesse traître
Mêlant la jalousie à son miel : Quel poison !
As tu sauvé quelqu'un de ses filets ? Oh ! non,
Jalousie infernale, Amour fatale, immonde !
L'enfer peut seul nous dire en sa grotte profonde,
Les victimes qu'Amour a jeté dans ses feux.

Quant à moi, je maudis et l'Amour et les dieux
En ce gouffre où jamais luit la douce espérance.
L'Amour est un appât qui mène à la souffrance !
O Mort ! traite-la donc avec sévérité,
Cette Amour violente au crime m'a porté.

LA MORT

—Que l'enfer t'engloutisse avec ton crime infâme !
Othello sans l'Amour aurait sauvé son âme !

Sous un jet de fumée, Othello disparut.

LA MORT

—Eh bien, mon cher Néant, as-tu bien entendu ?

LE NÉANT

—Certes ! Oui, Majesté. Mais daignez faire un signe
A ce gros réprouvé que mon doigt vous désigne :
Celui-là, je le jure, est un franc vieux garçon
Qui de l'Amour jamais n'a mordu l'hameçon.
La Mort dit un seul mot qui fit trembler la terre !
A l'instant apparut un gras célibataire ;
Son corps fort peu grillé disait éloquemment
Le jour bien peu lointain de son internement.

LA MORT

—Or ça, Dom Réprouvé, connais-tu cette dame

Que voici devant toi ? Jure-moi sur ton âme
De rendre témoignage avec sincérité ;
Parle, ne cache rien, dis moi la vérité ?

LE RÉPROUVÉ

—Je jure par l'enfer où mon âme frissonne
Et brûle en même temps, connaître la friponne :
C'est l'Amour ! Ah ! c'est elle qui m'a pris au temps
De ma tendre jeunesse, aux jours de mon printemps ;
Elle me promettait le paradis sur terre :
Sur le seuil de l'hymen, désertait mon parterre !
A présent dans l'enfer je brûle incessamment ;
Plus d'une vieille fille ou sa chère maman
Me fourgonne en ce lieu, me fait mille piqûres.
Lorsque j'étais vivant, je sautais les clôtures,
Mais l'Amour me lâchait tout près du conjungo.
Ah ! l'Amour ! tuez-la s'il vous plaît au plus tôt.

LA MORT

—Assez, il me suffit, disparaissez sous terre ;
C'est un rude animal que ce célibataire.
Qu'en dis tu, cher Néant, as tu d'autres témoins ?

LE NÉANT

—Certes, oui ! voyez donc, il m'en faut trois au moins !

Faites sortir du sol la vieille Jacqueline :
Elle était amoureuse et portait crinoline ;
C'était mode en son temps elle portait aussi
Bosselle, faux chignons et jupon raccourci.
Quand le temps sur son corps eut exercé sa rage,
" Pour réparer des ans l'irréparable outrage ",
Fit faire un ratelier qu'elle se mit dedans
La bouche pour mieux plaire. Elle était sur les dents,
Elle est morte martyre. Ah ! faites-la paraître ?

Soit, répondit la Mort, ton œil va s'en repaître.
A l'instant apparut un squelette sans dents,
Sans cheveux, sans couleur, des membres effrayants....
O vanité du monde ! Ah pauvre Jacqueline !
Qu'elle était loin d'avoir des fleurs à sa câline !

LA MORT

—Eh bien ! interrogez, cher Néant, s'il vous plaît,
Ce minois si charmant : il vous faut du toupet.

LE NÉANT

—Vierge incommensurable, innocente victime
Des humains, vous savez des vieux garçons le crime.
Chacun de ces lambins est un fieffé menteur :
Il porte un gros glaçon à la place du cœur !

Vous pouvez les maudire, ici, sans insolence ;
Nous aussi détestons leur superbe indolence.
Ne vous gênez donc pas sur leur compte, parlez .
On vous croit sur parole, ouvrez la bouche, allez.

JACQUELINE

—Puisque je vois le jour, pourrais-je encor prétendre
Me marier vraiment ?

LE NÉANT

—Non, non, non !

JACQUELINE

—Je suis tendre !

LE NÉANT

—Au fait, au fait ?

JACQUELINE

—Eh ! bien, vous voulez mon avis
Sur ces charmants tyrans insensibles, sans prix.
Ce n'est pas eux qu'il faut condamner sans réplique :
C'est l'Amour ! Car toujours dans notre république,
Elle fourra son nez. Ah ! pauvre célibat,
Que tu m'as fait souffrir ! Et le mal, le voilà :
On s'aime, on se le dit, et bientôt on s'engage ;
Sur le point de s'unir, la gueuse déménage,

S'en va sous d'autres cieux On nous quitte, ô malheur !
Que de fois dans ma vie elle a brisé mon cœur !
Parfois c'est un bon veuf qui veut prendre le large :
Disons la haute mer, à l'Amour porte ombrage ;
Elle se met en grève, il cherche, ô triste sort !
Chaque fille le chasse, il rentre à moitié mort.
Ah ! l'Amour ! Ah ! l'Amour qu'elle a fait de victimes !
L'univers tout entier est couvert de ses crimes.
Quant à moi, sur le soir, je n'aimai que les chats :
L'Amour m'a fait danser tant de faux entrechats,
Que je ne puis l'aimer ; et pourtant son aurore
A gravé dans mon cœur un reflet que j'adore !
A présent dans l'enfer, je cuis les vieux garçons
Dans des feux qui pourraient consumer cent maisons.
C'est tout ce que je sais, tout ce que je puis dire :
Le mensonge sur moi Seigneur n'a plus d'empire.

LA MORT

—Allez, retirez-vous, disparaissez sous terre !
Tendre Amour lève-toi, défends-toi, sois sincère ;
Surtout ne cache rien : as tu quelques défauts ?
Est ce ta faute, enfin, si les humains sont faux ?
Les as-tu délaissés en retirant ton charme

Sur le seuil de l'hymen ? Parle et gare à mon arme.

Et l'Amour se leva pour la première fois.
Je la voyais sans voile et j'entendais sa voix ;
Je comprends maintenant et l'enfer et ses flammes,
Et la peine du dam qui torture les âmes
Des damnés. Ayant vu la face du Seigneur
Belle comme l'Amour, le perdre, ah ! quel malheur !
Ainsi l'Amour séduit ; sa beauté ravissante
Nous fait quand on la perd, une peine cuisante :
C'est un feu qui nous brûle et ne consume pas
Et que peut seul guérir ses suprêmes appâts.
Belle comme le ciel, d'une voix argentine
Qu'on aurait dit sortir d'une bouche divine,
L'Amour fit ce discours que mon style imparfait
Ne peut rendre qu'un pâle et bien faible reflet !

Et la Mort la voyant debout encor plus belle,
Craignant d'être séduite, évitait sa prunelle.

L'AMOUR

—J'étais venue m'asseoir au foyer des mortels ;
J'avais quitté pour aux les parvis éternels.
Attribut du Très-Haut, une des étincelles

De ce foyer divin dont les flammes si belles
Enivrent de bonheur les élus au séjour
Que je regrette hélas ! foyer du pur amour !
J'arrivais dans ces lieux au premier jour du monde :
Le globe commençait sa course vagabonde ;
Je me crus quelque temps en un deuxième ciel !
Adam et Eve entraient dans leur lune de miel :
Du couple bienheureux j'étais l'amie intime,
Je dorais tous leurs pas, je les comblais d'estime ;
Mais bientôt leurs désirs libertins, inconstants,
Les firent succomber, brisant leur beau printemps !
A l'instant même, ô Mort ! aiguisant ton long glaive
Sur le monde au berceau, dans les bras de mon rêve
Tu frappas sans pitié les malheureux mortels !
Ils pleurent sous tes coups, ils voilent leurs autels :
De l'homme je sais trop la triste ingratitude.
Pour l'argent, vil métal, du vol il fait l'étude ;
Pour l'or, il me délaisse et mon ciel s'obscurcit.
Car Dieu dit : Aimez-vous, ma loi le veut ainsi :
L'infâme impureté qu'il mêle avec mon charme
Est un crime de plus qui nuit et jour m'alarme !
Il profane mon culte et ma tendre beauté :

Tel Sodome jadis souilla l'antiquité.
Si des mères le cœur ne m'était plus fidèle,
Si la religion, divine citadelle
De mon charme, croulait sur tout le genre humain,
D'un Dieu juste et vengeur, nul retiendrait la main.

LA MORT

—Mais d'où vient que tu fuis quand le malheur se lève ?

LE NÉANT

—Que votre Majesté prolonge encor la trève :
Il ne me reste plus maintenant qu'un témoin
A faire comparaître ; assignez le Destin.

LA MORT

—Le Destin ! Que dis tu ? Ce géant détestable
Qui déchaîne les maux sur l'homme respectable,
Sur le juste souvent fait tomber le malheur,
Qui protège le fourbe et parfois le voleur ?
Moi je suis juste au moins, mais je vois ta pensée ;
Tu voudras de l'Amour faire ta fiancée :
—Non ! Jamais !
—Puis je vis la Mort gesticuler ;
Je tremblai de les voir tout deux se quereller.
Soudain la Mort brandit son effroyable glaive !

Le Néant prend la fuite : il tombe et se relève
Appelant à grands cris le Destin au secours.
Le Destin apparaît, la lutte suit son cours :
Quel spectacle de voir ces géants, ces athlètes,
Aux prises corps à corps ; les pins, les épinettes
Volent en mille éclats sous chaque combattant !
Pour sa part, un gros pin qu'arracha le Néant,
Lui servant de bâton sans même ôter les branches,
La Mort et le Destin avec leurs armes blanches
Vous coupaient d'un seul coup plus d'un chêne géant !
Le Ver ! l'horrible Ver ! plus gros qu'un éléphant,
Faisait sauter la souche ainsi qu'un grain de sable,
Et tous trois se ruaient sur la Mort exécrable.
Des flots de sang coulaient ; le cap Eternité
Noyé dans leurs courants, faillit être emporté.
Les cris, les hurlements, faisaient trembler la terre
Et furent entendus jusque dans l'Angleterre !
Les coups de glaive en l'air fendaient le firmament
Que les Anges du ciel recousaient promptement.
Soudain la Mort s'arma d'un rocher, bloc immense ;
Le Néant prend le cap Trinité, le lui lance.
Ma foi, la Mort trouva que c'était un peu lourd :

Elle recule enfin, et se sauve à son tour.
Lors, le Néant s'empare à l'instant de la belle ;
Le Ver avec sa trompe effilée et cruelle,
Creusa tout près du tremble une profonde fosse :
Tout à coup retentit d'un hibou la voix fausse,
C'était l'horrible glas du sombre enterrement !
Je n'entendis qu'un cri, mais un cri déchirant :
Vivante, sous mes yeux, l'Amour fut mise en terre,
Et ce cri me poursuit comme un coup de tonnerre !
La nuit devint plus sombre; un léger tremblement
Du sol se fit entendre en ce triste moment.
La brise gémissante, en berçant le feuillage,
Pleurait ses rêves d'or en plaignant le jeune âge.
Tout avait disparu ; je restai là sans voix,
Sans mouvement, pensant : je suis mort cette fois !
On me chercha trois jours. A la fin du troisième,
On me trouvait enfin ; je m'ignorais moi-même,
J'étais sans connaissance et noir comme un chaudron.
On avait beau crier, m'appeler par mon nom,
Ma langue articulait que trois mots d'un son aigre :
Je suis mort ! Et chacun me prenait pour un nègre.

On me fit un brancard de branches, et puis, enfin,
On me plaça dessus, quoique mort j'étais bien ;
Mais les gueux de scapins mettent la flamme aux branches :
Tout défunt que j'étais je sentis bien mes hanches
Qui grillaient ; je m'enfuis, courant comme un poltron,
Pestant comme un vivant qu'un chien mord au talon.
Depuis ce temps hélas ! j'erre seul en ce monde
Sans bonheur, sans espoir ! Ma barque vagabonde
Vogue au gré des courants, esquif désemparé,
Sans gouvernail, sans mâts, sans voiles, sans beaupré.
Plus d'Amour ici-bas, j'ai vu ses funérailles.
Le vil métal seul règne au siècle de ferrailles :
Le veau d'or est le dieu qu'on préfère aujourd'hui
Dans le palais doré comme en l'humble réduit.

FIN

Charlesbourg

Salut, ô ! Charlesbourg ! berceau de mon enfance !
Je t'aime comme on aime une douce romance
Qu'on entend en exil au déclin de l'été.
Je t'aimerai toujours, coin de terre enchanté !
Tes vallons, tes coteaux, tes verdoyants bocages,
Je les ai parcourus, rêvant sous leurs ombrages ;
Mais déjà sur le soir, brisé par le destin,
Je viens ici pleurer l'ange de mon matin.

***

Lieux qui l'avez vu naître, ah ! montrez-moi sa trace ?
Il me semble la voir, cet ange, cette grâce !
Mais non, rien, tout est mort, et ce triste séjour
Qui pour moi fut si beau au temps de mon amour,
Semble aujourd'hui pleurer comme moi son absence,
Car la mort seule, hélas ! jouit de sa présence.
Ah ! la mort seule ? oh ! non, ce serait le néant :
C'est le ciel qu'il faut dire, avec Dieu maintenant.

***

C'est dans ce doux village où repose mon père
A l'ombre du vieux temple où toujours la prière
S'entremêle au doux chant des cantiques pieux.
Là j'ai reçu la vie et la foi des aïeux
Et le premier baiser de ma pieuse mère :
Doux rayon de soleil en cette vie amère
Ce maternel amour qui nous rend triomphant
A l'aurore des jours et qu'on pleure au couchant.
Là le premier amour pour les yeux d'une femme,
Là l'âge de vingt ans passant comme une flamme,
Comme un coursier de feu,comme un rêve riant.
Puis l'espérance part, retourne à l'orient :
Seul le souvenir reste et s'attache à notre âme
Comme un rêve lointain, comme au cœur une larme !

***

Salut, vieux Charlesbourg ! Des hauteurs où tu donne,
Couronné par ton temple où règne la madone,
Tu peux voir d'un coup d'œil, du haut de ta grandeur,
Québec, Lévis, Beauport, la rade et sa splendeur.
De ton site éminent, tu vois la plaine altière
Où Wolfe et de Lévis enchaînaient la victoire ;
Lorette est à tes pieds, pour te faire sa cour

Tandis que Sainte-Foye admire ton contour
Par derrière, adossé aux belles Laurentides.
Crois-moi, vieux Charlesbourg ! tes rides sont splendides !

***

On peut voir en ton sein plus d'une antiquité :
Le vieux château Bigot, illustre iniquité.
Mais, que tu parais beau quand la brune hirondelle
Vient au temps des amours en la saison nouvelle,
Pour bâtir ses doux nids, à l'abri des balcons :
On dirait que l'amour chante sur tes gazons
Les chants des rossignols comme un concert de flûte.
Il semble que l'amour avec ce doux chant lutte
Pour redire aux échos ton nom délicieux.
Adieu ! beau Charlesbourg ! endroit béni des cieux !

FIN

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE